

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Enfants de Giberne

LE PETIT MARSOUIN

I

Il y avait au fond de la grande cour du quartier, sous les platanes, près du lavoir, une bande étroite de terrain où l'herbe croissait, toute verte, dans l'ombre humide.

Ce coin verdoyant attirait le regard. On le découvrait depuis le poste de police, sous la voûte de la porte d'entrée. Au bout de l'immense rectangle aride, par les longues journées des canicules toulonnaises, c'était comme une oasis qu'on rêvait plus fraîche, à sentir monter du sable ensoleillé la chaleur lourde, rendue plus étouffante encore par la réverbération crue des hautes murailles blanches.

Cette oasis avait un hôte, un maître, qui, sans souci du linge que les cautimères étendaient là, se roulait joyeusement sur l'herbe, avec des rires sonores.

C'était un doux gamin, toujours pâlot, mais toujours gai, que nous adorions tous, et qui était l'ange de la caserne, comme ces quelques mètres de gazon en étaient le paradis.

Le bon petit homme ! qu'il était bien là avec ses grossiers jouets, son képi trop grand et ses refrains de soldat qu'écoutait le factionnaire ; le factionnaire, son ami, son confident, qui, toutes les deux heures, changeait, sans que l'enfant s'en aperçut et cessât ses questions ; celui qui, patiemment, souriait à l'interminable gazouillis de son petit camarade, mais, parfois, l'écartait, doucement, pour demeurer immobile et au port d'armes à l'approche d'un officier. Le gamin, alors, lui aussi, se faisait grave, se grandissant, la main au képi, jusqu'à ce qu'il eût été vu -- et embrassé.

Car, du plus jeune sous-lieutenant au colonel, c'était à qui lui ferait le plus de caresses. Il était connu de tout le monde, les officiers passant tous devant lui pour gagner leur petite porte particulière. Pourtant, il en était un -- toujours sans sabre, ayant des lunettes et des revers rouges aux manches -- qui lui paraissait mystérieux, l'effrayait même. C'était le médecin-major.

A chaque rencontre, celui-ci, avec une moue grondeuse et des yeux mis-clos, tâtaït et auscultait l'enfant. Après un brusque baiser, le bourru s'en allait, hochant la tête, comme étonné, à part lui, de le voir vivre encore, puis, sous prétexte d'allumer son cigare, entraït chez les parents du bambin et, de son air toujours rageur, leur disait brusquement :

-- Du fer, du fer et de la viande crue, je vous le répète !

Et le père et la mère se regardaient mornes et désespérés, comme s'ils avaient deviné quelque lugubre arrêt sous cette tonifiante ordonnance.

Ils tenaient dans la caserne un bureau de tabac et vendaient des bibelots à l'usage du troupiers. L'homme était musicien. A bout de forces, au retour de sa troisième campagne en Cochinchine, il avait épousé une belle Provençale dont les bons soins et la rude affection l'avaient à peu près guéri ; mais son fils, le petit Victor, avait hérité des fièvres paternelles. Il végétait, toujours malade et blême, anémique comme s'il fût né sur les bords du Mè-Kong.

Quel âge avait-il ? Nul ne le savait au juste. Huit ou neuf ans peut-être. Les plus anciens du quartier ne l'avaient jamais connu plus petit.

Sa faiblesse rendait plus gracieux ses jolis traits, ses beaux cheveux. Ses grands yeux, ou parfois passait un regard d'homme, avaient une profondeur qui étonnait, mais son intelligence précoce, son petit cœur auraient seuls suffi à le faire adorer de la caserne.

Les moindres recoins de la vieille bâtisse étaient familiers à l'enfant. Des salles de la musique aux chambres de ses amis les sergents-majors, par la cour aride et les escaliers, sur le gazon du lavoir, on le rencontrait du réveil à la retraite. La mère, tout d'abord, avait redouté pour lui cette fréquentation constante des troupiers ; mais le petit, confiné dans l'étroit bureau sans air où les soldats se pressaient pour allumer leur pipe à la mèche, avait semblé dépérir encore : ses parents avaient dû le laisser, de nouveau, vaguer librement. Il avait repris le vic qu'il aimait, une heure d'étude, le matin, chez le sergent des enfants de troupes, puis une journée entière de courses et de plaisirs qu'aucun autre enfant n'aurait goûtés. Quels risques courait-il d'ailleurs ? Ces deux mille hommes étaient esclaves : les plus rustres étaient les plus doux. A son approche, les contes grivois se taisaient et les ivrognes feignaient de dormir. C'était donc tout le jour des joies inouïes et des jouets fantastiques : des glissades sur les piles de draps, dans les magasins de casernement, des siestes -- trop courtes -- sur les tas de capotes du gros capitaine d'habillement, des batailles sous les châlits, des

calossures sur les trombones et, surtout -- ô bonheur ! -- des grands coups de poing donnés, dix minutes durant, sur la grosse caisse mugissante !

Le soir, à la première sonnerie aux consignés il rentrait. Il était rose, dépeigné, horriblement sale, mais il avait l'œil flamboyant, l'air presque bien portant, et la mère, en le débarbouillant, l'embrassait à pleine bouche, toute joyeuse avec d'adorables câlineries en provençal.

On se mettait à table et, lui, boudait son assiette pour raconter sa triomphale tournée, mêlant tous ses récits, montrant tous ses trésors : anres dorées, cocardes défraîchies, ou crayons bleus, cadeau d'un fourrier. Souriante, la mère l'excitait à bavarder pour qu'il ne la vit pas, avec son compte-gouttes, faire tomber dans la timbale, une à une, les gouttelettes brunes d'une liqueur ferrugineuse.

Après le repas, on retournait au comptoir. Il plongeait ses petites mains dans le tiroir, s'amusant à y laisser retomber une cascade de gros sous ; mais il n'était jamais aussi heureux que lorsque son père, étalant son "carton" sous la lampe, se mettait à répéter le solo de piston qu'il devait exécuter le lendemain. Il grimpaït alors sur le genou du musicien, écoutant d'abord charmé, puis fatigué des bruyantes floritures, introduisait son petit poing dans le pavillon de l'instrument, pour faire faire "un couac" à papa. Alors c'étaient des rires ? Soudain, il s'endormait, et, bien vite, on fermait les contrevents.

II

Cependant e : séjour dans la caserne, ces journées passées parmi les troupiers, n'étaient pas sans agir sur l'enfant. Il voulait être soldat, adorait le régiment, l'uniforme, le beau drapeau tout flambant neuf. Il s'affublait parfois des vêtements de son père se perdant dans la tunique qui balayait le sol sur ses talons et sur laquelle il passait fièrement les courroies vernies de la giberne à musique et du bidon maternel. Mais les jours de revue demeuraient surtout ses jours de bonheur.

Dès l'aube, tout était en remue-ménage dans l'étroit retrait où habitaient ses parents ; nulle cajolerie, nulle promesse ne retenaient au lit le petit Victor. Il courait partout, cherchant à se rendre utile, et chantant à tue-tête, avant le jour. Enfin, ses parents étaient prêts. Sa mère avait revêtu ses vêtements de vivandière : le pantalon bleu à la hussarde et le veston à basques. Elle inclinait coquettement sur son chignon le tricorne dont les

C'est maintenant que l'on devrait s'abonner à *L'Ami du Lecteur*. Le prix de l'abonnement n'est que de **25 cents** pour toutes places au Canada et aux Etats-Unis. On trouve dans ce journal de la bonne littérature pour les familles, des renseignements utiles et des idées pratiques. Voir la liste des Primes à la page 176.